

III

Le milieu permaculturel comme foyer d'émergence d'un soi mésologique

LEILA CHAKROUN ET DIANE LINDER¹

Ma vie et la vie du monde sont profondément entre-tissées.

David Abram (2013, p. 56)

Entre moi et moi-même, il y a la Terre.

Jean-Marc Besse cité par Berque (2010, p. 9)

I. UN CORPS MÉDIAL À LA MESURE DU CORPS ANIMAL : VERS UN MODE D'ÊTRE MÉSOLOGIQUE

« La Terre, elle nous prononce, mais c'est nous qui la disons » (Berque, 2014, p. 138). En effet, tout en étant un fruit de l'histoire naturelle, nous donnons sens à la Terre, et, seulement ainsi, nous prenons sens en tant qu'humains. Que se passe-t-il alors lorsque nous la disons d'une manière qui nie qu'elle nous prononce ? Le dualisme moderne en offre une esquisse : en restreignant l'être humain au sujet individuel, elle a ouvert la porte à la déstructuration du collectif, plus précisément du *milieu*.

Ce qu'il est alors urgent de penser, c'est une manière d'être humain qui ne s'affirme plus dans le déni de son lien à la Terre – lui permettant ce faisant de saper aussi bien son milieu que celui d'autres êtres vivants – mais qui se déploie en résonance avec elle, en tant que son milieu et partie de son être. Alors seulement il deviendrait possible de penser une médiance qui soit durablement « l'appariement d'un être et de son milieu » (Berque, 2014, p. 90). Le déni de cet appariement, problématisé par Berque comme la forclusion du corps médial,

1. Les noms apparaissent dans l'ordre alphabétique.

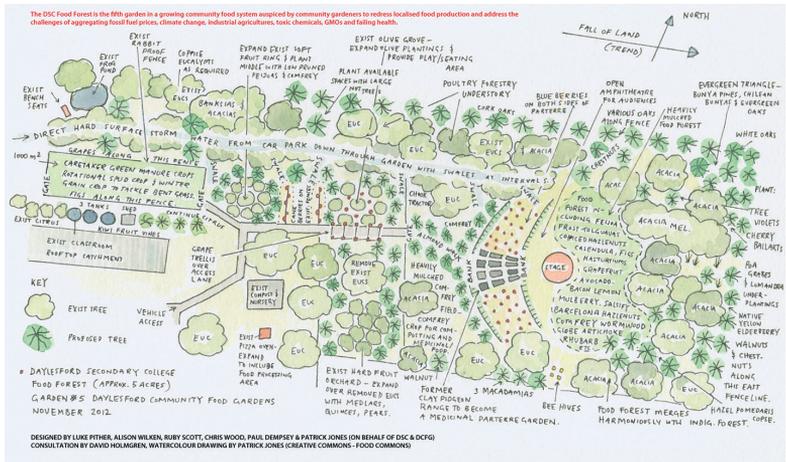
a permis d'étendre ce dernier au point qu'il est désormais difficile de se le représenter, et impossible de l'expérimenter dans sa totalité par son corps (animal). Nous abordons, par une enquête des pratiques de la permaculture, les modalités d'un tel ré-appariement, en vue d'esquisser un mode d'être et de trajecter correspondant.

Si la mésologie permet de décrypter cette trajecton, la phénoménologie de la perception permet d'explicitier sa genèse sensible dans une conscience particulière de l'être au monde, et de l'illustrer par le dialogue entre ces pratiques et les lieux *concentrant* et *concrétisant* le sens qui s'en dégage. Dans la reconnaissance du lien vital qui lie l'être à son milieu, la permaculture invite à une attitude particulière permettant de ménager *autour* et *en* soi-même une place pour accueillir *spatialement* et *sensiblement* son milieu, de manière à se (re-)découvrir, au sein de celui-ci. Nous proposons de qualifier ce soi² de *mésologique* pour désigner un soi réinvestissant consciemment son milieu comme constitutif de son être et capable de récrire avec lui un récit commun. Notre démonstration s'appuie sur une analyse des ouvrages fondateurs de la permaculture, mise en perspective par une approche ethnologique de la permaculture telle que pratiquée en Suisse romande.

II. LA PERMACULTURE COMME SOURCE D'INSPIRATION

Parmi les agricultures qui se veulent alternatives à l'agriculture moderne, seule la permaculture intègre, dès sa conception, les limites écologiques comme structurantes. Elle semble avoir émergé pour faire face à une modernité consumériste corrélative à qui est aujourd'hui dénommé l'Anthropocène. Ses concepteurs, Bill Mollison et David Holmgren, s'imprègnent du contexte des années 1970 – « âge d'or » de la reconnaissance internationale des problèmes environnementaux – pour penser un système qui soit pérenne du fait même qu'il ne soit pas seulement *agricole* (Mollison et Holmgren, 1978). En effet, la permaculture prône plus largement une manière respectueuse de vivre sur la Terre, à travers une éthique agricole, une méthode de *design* basée sur cette éthique, et une pratique ancrée dans cette méthode. De cette ambition lui vaut son nom – contraction entre *permanent* et *agriculture* – qui s'oppose

2. L'idée d'un soi qui se façonne selon l'expérience du monde est présente dans l'œuvre d'auteurs tels qu'Arne Naess (1996) et plus récemment notamment chez Gérald Hess (2010). Nous reprenons l'idée en lui donnant une acception méso-logique.



1. Design d'un jardin en permaculture dessiné par Patrick Jones

[libre de droit], <<http://justfreefood.blogspot.ch/2012/12/a-forest-garden.html>>.

ainsi directement à l'agriculture moderne dont la permanence est de plus en plus remise en question. Cette dernière est symptomatique du paradigme mécaniciste, dans lequel la nature est réduite à une machine dont il suffit de connaître les rouages pour produire. Le sol, première victime de ce réductionnisme, a été conçu comme simple substrat physico-chimique aux cultures. Sa *biologie* (le vivant) a été négligée et détruite, alors même que c'est elle qui garantit sa fécondité³ et sa structure particulière. C'est en ce sens que l'esprit de la permaculture est au contraire « de travailler *avec* et non *contre* la nature. Il s'agit d'observations prolongées et consciencieuses, plutôt que de travail prolongé et inconscient ; et de regarder les plantes et les animaux dans toutes leurs fonctions, plutôt que de traiter un site comme un système à production unique » (Mollison, 1993 [1979], p. 1). Ces observations constituent l'étape préliminaire au *design permaculturel*, processus qui englobe l'ensemble du procédé de l'intention (du *dessein*) à la planification (au *dessin*), voire à l'aménagement et à l'entretien du système

3. La fécondité ne relève pas uniquement du vivant mais résulte davantage des propriétés émergentes acquises du fait du fonctionnement écologique du sol. Un sol fertile peut l'être parce qu'il reçoit des engrais ; un sol est fécond lorsqu'il maintient sa fertilité à terme et est susceptible de faire preuve de résilience. Il s'agit donc d'une propriété émergente liée à l'écosystème sol (Éric Verrecchia, pédologue à l'université de Lausanne, communication personnelle, 11 avril 2017).

(Pignier, 2017, p. 12). Le *design* permettrait en ce sens de réunir, à terme, le *topos* du *designer* (son corps) au *topos* du terrain (le lieu en question) dans une même *chôra*. Chaque lieu permaculturé devient ainsi progressivement la concrétisation d'une relation par laquelle sont produits les aliments nécessaires à nourrir ceux qui seront ainsi en mesure de la perpétuer.

En réduisant notre lien à la Terre à celui d'*occupant*, l'agriculture industrielle a détruit petit à petit l'éco-symbolique du corps médial à coup de techniques peu ou pas adaptées. La permaculture propose, en réaction, une manière de redevenir *habitant* de la Terre en réajustant les trois dimensions du corps médial à l'échelle du corps animal. En accueillant l'immaîtrisable – les limites écologiques et humaines – elle implique paradoxalement une maîtrise, parfois laborieuse, du corps médial : « Beaucoup disent qu'il faut juste *laisser faire*, mais en fait ça exige énormément de travail! »⁴. C'est dans cette recherche d'ajustement entre lui et son milieu que le permaculteur dessine un *design* qui fasse *milieu* – littéralement à mi-lieu entre le *designer* et le designé, et tout à la fois *matrice* et *empreinte*⁵ : le designer n'étant pas forcément l'humain!

III. DE LA SOMATISATION À LA COSMISATION : UNE EXPÉRIENCE PHÉNOMENOLOGIQUE DE LA TRAJECTION COMMUNE

Le mode d'être adopté rend perceptible au permaculteur sa relation au milieu et aux divers éléments qui le composent et semble ainsi être la condition lui permettant de réajuster la médiance. L'explicitation phénoménologique de vécus de permaculteurs permet de saisir la genèse du devenir conscient de la relation au milieu et son intériorisation, entraînant le déploiement progressif d'un soi *mésologique*. Cette intériorisation se fait à travers l'expérience préconceptuelle du monde qui a tendance à nous échapper dans sa présence immédiate. Par exemple, certaines techniques enrayent cette mise en présence avec le monde lui-même. Du haut d'un tracteur, l'agriculteur n'a plus accès par ses sens à la texture, l'odeur et la vie de son sol et ne peut

4. Entretien avec un permaculteur suisse romand, mars 2014.

5. Les milieux humains sont à comprendre aussi bien comme « le domaine sur lequel nous agissons, et qui porte les marques de cette action, mais (il est) aussi [comme] le domaine qui nous affecte, et auquel nous appartenons de quelque manière » (Berque, 2010, p. 142).

donc que *spéculer*. Le témoignage d'un permaculteur des Franches Montagnes le confirme : « On s'éloigne du sol et on ne sait plus avec quoi on travaille. Je me suis rendu compte que je n'avais presque jamais mis les pieds sur mon sol. J'ai fait le tour de la parcelle à pied nu⁶ ! » L'écosystème de ce sol, ce monde particulier où s'organise la vie toujours en interaction avec ses voisins, préexiste à notre présence tout en s'y ajustant constamment. Ce monde désigné comme le *monde de la vie* par Husserl⁷ (1976) est explicité ici de manière particulièrement éclairante par David Abram (2013, p. 65) :

Un monde sur lequel nous comptons sans nécessairement lui prêter beaucoup d'attention [...]. Ce monde primordial, facile à ignorer, est toujours déjà là lorsque nous commençons à réfléchir [...] c'est le champ commun de nos vies et des autres vies avec lesquelles les nôtres s'entrelacent – et pourtant elle est profondément ambiguë et indéterminée, car notre expérience de ce champ est toujours relative à la manière dont nous sommes situés. (Abram, 2013, p. 65.)

Une telle définition révèle l'intersubjectivité de l'expérience sensible, à travers laquelle nous pénétrons un monde précédant toute forme de conceptualisation et auquel nous appartenons et participons. Chercher à expliquer ce monde, c'est alors aussi se rappeler que nous y appartenons et y participons, quand bien même celui-ci est toujours déjà présent. Le philosophe David Abram (2013), en se référant à Husserl et Merleau-Ponty, nous montre comment l'expérience sensible, lorsque pleinement vécue et investie par la conscience, permet de renouer avec ce que la mésologie nomme *médiance* : le résultat de l'accordage, contingent et historique, entre le *monde de la vie* et notre existence. Même si le permaculteur multiplie les modes d'accès et les types d'expérience de son milieu (par l'usage des connaissances scientifiques, de techniques, ou par la contemplation), il semble néanmoins qu'une expérience particulière, initiée dès le début de la démarche en permaculture, infuse et oriente toutes les autres : l'expérience sensible du monde – indispensable au soi *mésologique*.

Lorsqu'il entre dans la longue phase d'observation du lieu qui deviendra son *milieu*, le permaculteur semble embrayer spontanément

6. Propos recueilli le 15 mars 2017 pendant la journée d'étude pour agriculteurs organisée par le FIBL à Cernier : « La permaculture, mythe ou réalité ».

7. Nous reprenons le *monde de la vie* pensé par Husserl, sans pour autant inscrire le soi mésologique dans son acception d'un ego transcendantal.

la posture de l'*épochéè*. Cette posture lui permet d'entrer dans le mouvement dit de la *réduction phénoménologique*⁸, par laquelle il suspend son jugement et laisse les phénomènes arriver à sa conscience, tels qu'ils se donnent dans leur apparition pure. Il ne s'agit pas de jeter un regard particulier, mais de se laisser guider par le *monde de la vie* qui occupe ce lieu, en se déconnectant temporairement de ses propres besoins, de façon à percevoir ce lieu tel qu'il est lui-même habitat et habité. La permacultrice Rosemary Morrow illustre cette posture par une métaphore parlante :

Tout en regardant ce tronc, je me demande qui vit ici, et ce qui vit là. De manière générale, une observation attentive vous indiquera où placer et comment orienter votre maison, votre jardin, vos réserves. [...] C'est comme porter dix paires de lunettes et les ôter une par une, afin de découvrir plus nettement ce qui se trouve autour de nous. [...] On regarde, et puis on regarde à nouveau, et à chaque fois on voit les choses différemment. (Morrow, in Matteudi, 2013.)

Dans cet accueil des autres tels qu'ils se présentent à lui, le permaculteur se trouve dans une attitude désignée par Merleau-Ponty comme la *perception*. David Abram, de par sa propre expérience de l'autoexplicitation⁹, en offre une description affinée. Selon lui, il s'agit d'un rapport *actif* au *monde de la vie*, telle une conversation silencieuse du corps avec les choses. Une fois le jugement suspendu, le permaculteur fait preuve d'une ouverture sensible au monde dans le rapport qu'il entretient avec lui. S'instaure alors une forme de *réciprocité* au sein de la perception. Il ne s'agit pas pour le permaculteur de figer conceptuellement le phénomène atteignant sa conscience, ce qui impliquerait qu'il quitte l'expérience sensible. Plutôt que de percevoir cet autre comme *objet*, il le reconnaît comme *sujet* provoquant son expérience de sujet percevant. Cet acte nécessite un décentrement du soi, qui s'instaure dans un mouvement de réciprocité et d'accueil de l'entité dont on fait l'expérience (Hess, 2010). Dans la conception merleau-pontienne que nous adoptons, le soi n'est pas une essence déconnectée du reste du monde. Ainsi, la réciprocité comme dialogue entre le soi et l'autre implique l'expérience

8. Méthode de la phénoménologique où je « détourne mon regard des choses, cesse d'être absorbé en elles, pour faire retour sur les actes de la conscience par lesquelles je vise celle-ci » (Depraz, 2002, p. 5).

9. Méthode de description d'une expérience vécue en première personne.

de l'autre suscitée par ma présence et, par la même, la possibilité de faire l'expérience de soi-même. La permaculture *telle que décrite par les pionniers* invite à penser qu'ils cultivaient eux-mêmes un soi imprégné par l'expérience phénoménologique de leurs propres milieux, ainsi que sa conscientisation. Leur manière de penser et de vivre le *design* souligne leur aptitude à connaître le monde, à en être conscient et à cultiver un rapport éthique à ce dernier.

IV. LE SOI MÉSOLOGIQUE COMME REPRISE DU SENS DE SON CORPS MÉDIAL PAR UNE DÉPRISE MAÎTRISÉE

Le processus du *design* permaculturel exige d'accepter la finitude des éléments et repenser leur finalité, et incite le permaculteur à remettre ses envies en jeu à l'occasion des dynamiques et caractéristiques du lieu. C'est à cette intersection que se joue la particularité de la permaculture : le *design* propose de croiser l'utile à l'artistique, et l'intentionnalité à la spontanéité. Le *design* devient garant de la survie du corps animal par la satisfaction de ses besoins matériels, mais également de la survie du corps médial par une écoute particulière des exigences du lieu et des entités qui l'habitent. La modernité ayant délié corps animal et corps médial, le *soi mésologique* demanderait aujourd'hui à être *cultivé*. La pratique de la permaculture, en recréant ce lien, permet d'offrir au corps animal l'opportunité de « donner sens » au corps médial : retrouver le sens du milieu par les sens, soit *re-sentir* enfin la médiance.

Dans le devenir mésologique de son soi, le permaculteur veille à réaccorder son corps médial en agissant dans le respect du sens de son milieu. Le *soi mésologique* est *fruit* de l'expérience d'être *avec* et *par* le sol, l'eau ou la forêt, et *condition* d'une action qui va dans le sens de cet entretien. Dans sa manière d'habiter son milieu, le permaculteur essaie alors de ménager l'habitabilité de celui-ci pour d'autres êtres vivants. Opération compliquée de par la connaissance toujours partielle que l'on peut avoir de leur milieu, elle est cependant primordiale, car, bien que « nous recev[i]ons d'eux d'innombrables dons : nourritures, abri, vêtements [...], ils restent Autres pour nous, habitant leurs propres cultures et déployant leurs propres rituels – jamais tout à fait compréhensibles » (Abram, 2013, p. 35).

Aussi, ce soi invite-t-il à médiatiser le moins possible sa relation au monde et à refuser l'application uniforme de techniques *insensées*. Il s'agit d'expérimenter ou de réexpérimenter les composantes écologiques et symboliques de son corps médial dans un mouvement le menant à redevenir acteur



2. Permacultrice dans son milieu, Martigny (Suisse)
© photo : Leila Chakroun, 2014.

conscient de son monde, par sa ré-humanisation (dimension symbolique) et sa dés-anthropisation (dimension technique). Par cette expérience en première personne, il y a somatisation d'un nouveau monde possible et cosmisation (à travers le *design*) de ce possible en une nouvelle réalité. C'est par cette trajection que l'individu devient *permaculteur* et qu'un lieu devient *permaculturé*.

Si la modernité, par la volonté d'une maîtrise environnementale totale, a engendré une *déprise* médiale, la permaculture semble suggérer une *déprise* environnementale de manière à retrouver prise sur son milieu. À cette occasion s'instaure une « maîtrise de la *déprise* », car le permaculteur, tout en étant conscient que son jardin, ses récoltes et *in fine* son existence restent soumis à la contingence du monde naturel, demeure, par le *design*, en quête d'emprise sur l'incertain. Le sentiment de « *déprise* » possiblement ressenti face à la contingence du monde est réapproprié et accepté comme fondateur de sa propre personne. Si le sujet individuel de la modernité en devient plus fragile, abandonnant une part de sa substantialité, le soi en devient plus résilient, retrouvant sa capacité à se mouler et s'adapter. Le *design* offre donc une position particulière, jeu d'équilibre subtil entre substance et relation, maîtrise et *déprise*. Par cet équilibre, il devient possible d'emménager dans des lieux en ménageant le plus possible le déjà-présent.

La mise en pratique de la permaculture permet de mettre en lumière le fait que la relation écouménale n'est « point seulement archaïque ou originelle (à notre origine) ; mais originaire (au fond de notre être » (Berque, 2010, p. 35). En souhaitant rétablir cette relation, elle fait éclore des petits foyers de résistance au monopole redouté de l'*anthropos*. Au travers du vécu des permaculteurs, il apparaît que bien que nous ne soyons *humains* qu'*avec* et *par* le milieu, l'intégrer pleinement dans son mode d'être et d'agir requiert une sensibilité et des connaissances particulières. Les milieux permaculturels ne sont-ils alors pas des foyers pertinents pour penser le dialogue intime entre le soi et le milieu ?

Bibliographie

- ABRAM David, *Comment la Terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, Paris, La Découverte, 2013 [1996], 348 p.
- BERQUE Augustin, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2010 [2000], 446 p.
- *Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie*, Paris, Belin, 2014, 238 p.
- DEPRAZ Nathalie, *La conscience. Approches croisées, des classiques aux sciences cognitives*, Paris, Armand Colin, 2002, 192 p.
- HESS Gérald, « Par-delà l'expérience esthétique de la nature », in D. Bourg et Ph. Roch (dir.), *Crise écologique, crise des valeurs ? Défis pour l'anthropologie et la spiritualité*, Genève, Labor et Fides, 2010, p. 265-279.
- HUSSERL Edmund, *La crise des sciences européennes et philosophie transcendantale*, trad. de l'allemand par Gérard Granel, Paris, Gallimard, 1976, 608 p.
- MATTEUDI Léo, *Qu'est-ce que la permaculture ?*, avec Rosemary Morrow [vidéo], <<https://www.youtube.com/watch?v=y6j103TDhMg&t=336s>, 2013>.
- MOLLISON Bill, *Permaculture 2. Aménagements pratiques à la campagne et en ville*, trad. de l'anglais par François Couplan, Fiers, Équilibres, 1993 [1979], 180 p.
- MOLLISON Bill et HOLMGREN David, *Permaculture One. A perennial agriculture for human settlements*, Melbourne, Transworlds Publishers, 1978, 128 p.
- NAESS Arne, « Self-Realisation. An Ecological Approach to Being in the World », in G. Sessions (éd.), *Deep Ecology For the 21st Century. Readings on the Philosophy and Practice of New Environmentalism*, Boston/Londres, Shambhala, 1995 [1986], p. 225-245.
- PIGNIER Nicole, *Le Design et le Vivant : Cultures, agricultures et milieux paysagers*, Saint-Denis, Éditions Connaissances et Savoirs, 2017, 179 p.